

Soirée 3

Prologue :

« Partir au désert
C'est partir
Au plus loin
De soi-même
...
Pour en revenir
Au plus près. »

« Désormais nous goûterons
Chaque chose
Sur un fond de désert
Comme un mirage
Ou comme un miracle. »

(Jean-Yves Leloup, *Déserts, déserts*, p.134-135.)

JOUR 7

Nous avons passé six jours à contempler le monde, la création, et avec l'aide de ce récit, à comprendre le sens originel de la vie et de l'être humain tel qu'il se manifeste dans la révélation biblique. Et qu'en est-il de Dieu lui-même ? Que nous dit-on de lui ?

« Lorsque vous saluez
le Maître de votre vie
vous n'avez
qu'une chose à lui dire :

– Je sais que tu es celui
qui sait qui je suis. »

(Marion Muller-Colard, *Le plein silence*, p.83.)

Le Dieu de la Genèse est un Dieu ami de la vie. Revenir vers lui, c'est revenir vers un regard positif sur la vie et sur l'univers. Dans le récit, ce regard est ponctué chaque jour par une parole : « Cela est bon », et même le sixième jour : « Cela est très bon. » Ce mot « bon » – en hébreu *tob* – exprime le plaisir devant la réussite d'un projet. Dieu se réjouit de son œuvre. Ce Dieu est donc aussi un Dieu qui aime construire, agir, créer et faire du neuf. C'est fou ce que nous pouvons lui ressembler ! En même temps, nous avons aussi affaire à un Dieu humble : il renonce à une toute-puissance omniprésente et crée un univers distinct de lui, marqué par la liberté et l'autonomie.

Le septième jour apporte une résonance très particulière à ces traits spécifiques du Dieu créateur : Dieu « chôma » : il cesse de créer. En hébreu, « cesser » donne le mot « sabbat ». Le septième jour, c'est le sabbat de Dieu.

On retrouve ce repos des dieux dans différentes cosmogonies antiques. Mais ici, au-delà du simple fait que le créateur prenne un repos bien mérité, c'est un nouveau chapitre qui s'ouvre dans la compréhension de notre ADN d'êtres humains créés à l'image de Dieu. Ce chapitre nous emmène bien sûr au cœur de la question qui nous accompagne cette semaine : quel sens cela a-t-il se s'arrêter ?

Commençons par voir que le récit des six premiers jours est déjà rythmé par des sortes de pauses, ainsi formulées : « Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin. » Le Créateur s'accorde chaque jour le temps du regard, de la contemplation, et le recul qui rend possible ce regard. Comme le peintre qui fait un pas en arrière devant la toile posée sur son chevalet. Chaque jour, Dieu suspend le temps, le temps d'un regard son œuvre créatrice. S'arrêter, c'est laisser le réel exister et se rendre capable d'en reconnaître la bonté. Quant à l'expression « il y eut un soir, il y eut un matin », elle étonne car spontanément nous l'aurions formulée dans l'autre sens. Pourquoi le soir avant le matin ? Et si c'était pour nous apprendre que tout commence par un lâcher-prise, par un abandon qui doit précéder l'entrée en action. Pour que notre travail, l'exercice de notre puissance ou de notre maîtrise soit toujours habité par la conscience de ce que nous ne sommes pas tout, que notre puissance n'est pas une toute-puissance. Aujourd'hui encore dans le judaïsme, une journée commence la veille au soir. Et c'est aussi le cas dans la liturgie chrétienne : par exemple les prières du dimanche commencent le samedi soir. Ainsi donc, quand nous arrêtons la machine, ce n'est jamais seulement parce que nous sommes fatigués, mais aussi pour ajuster notre présence au monde dans lequel nous serons encore à l'œuvre demain.

Venons-en maintenant au repos du septième jour. « Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite. Il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour : il le sanctifia. » Le chiffre sept est celui de la perfection. Cette perfection inclut donc le septième jour : celui-ci n'est pas une ajoute qui viendrait après une œuvre parfaite. Sans le repos, l'œuvre de Dieu n'est pas parfaite. Déclinons ce repos selon trois axes : la célébration, la cessation du travail, le retrait de Dieu.

D'abord, la cessation de l'action ouvre la place à la célébration. Et celle-ci doit être considérée comme littéralement constitutive de l'expérience humaine. Ce n'est pas Gabriel Ringlet qui me contredirait : ses travaux soulignent longuement et dans le détail les multiples harmoniques de ce vaste registre. Pensons aussi à l'ouvrage de Colette Nys-Mazure : *Célébration du quotidien*. Le moment de la célébration est celui où tout ce qui a précédé est relié et se met à *faire sens*. Voilà pourquoi nous devons absolument nous arrêter de temps en temps : parce que nous avons besoin de sens. C'est bien de sens que manquait le peuple hébreu au sortir de l'anéantissement des années d'exil, et c'est bien dans ce contexte qu'a surgi le récit biblique de la Création.

Le deuxième axe de la perfection qu'ouvre le septième jour se réfère au fait même de cesser de créer. Nous avons, en voyant Dieu à l'œuvre, médité sur sa maîtrise. Cesser d'œuvrer, c'est la maîtrise de la maîtrise. Je cite quelques lignes du grand exégète Paul Beauchamp : « Arrêter son travail, c'est être plus fort que son travail, et quoi de plus difficile ? C'est être plus fort que sa force, ce qui est la définition de la douceur de Dieu. Le sabbat souligne encore la douceur au cœur de l'image de Dieu. Loi de douceur qui corrige les projections d'un Dieu surpuissant, confondu avec notre rêve de surpuissance, c'est-à-dire un Dieu à notre image. » (*Testament biblique*, p.27, cité dans André Thayse, *À l'écoute de l'origine. La Genèse autrement*, Ed. L'Harmattan, 2004, p.68.) Une force plus forte que la force : c'est la définition que Martin Luther King donnait à la non-violence. Voilà la grandeur de Dieu : il est libre, il l'est même par rapport à sa puissance. Et Paul Beauchamp ajoute dans le même texte cette conséquence : « Dieu le premier observe le sabbat, pour que l'homme l'observe à son tour sur le modèle de Dieu, donc « à son image ». Cela suffit à relativiser l'idée que l'homme soit l'image de Dieu par son travail. Il l'est bien plutôt par l'arrêt du travail. » Et c'est tout un défi... Car oui, nous avons bien du mal à accepter que « tout » ne soit pas fait, achevé, contrôlé... Le jour du sabbat, et le jour du dimanche qui lui a succédé chez les chrétiens, nous rendent là un précieux service : celui de nous donner un cadre, contraignant si nous le voulons bien, pour nous aider à cette liberté, à oser ce temps de non-travail, de non-crétion. Même si la tendance est à relativiser ce jour de repos « pour nous faciliter la vie » ; demandons-nous ce qu'on y gagne et ce qu'on y perd... Ainsi donc, le septième jour, en se reposant, Dieu continue de donner les contours de l'image que sa créature sera appelée à être.

Nous trouvons un indice du troisième axe dans le fait que, contrairement aux six premiers jours, le septième ne se conclut pas par la formule « il y eut un soir, il y eut un matin. » C'est donc que ce

septième jour n'est toujours pas achevé. Le repos de Dieu se poursuit. « Toute l'histoire de la création, qui englobe l'histoire humaine, se situe donc dans ce septième jour, dans le repos de Dieu. Ce jour est béni et sanctifié, infiniment ouvert à tout ce que l'Homme y mettra. C'est dire aussi que ce n'est pas Dieu qui fera l'homme, la femme et leur histoire, que ce n'est pas Dieu qui conduira les événements et qui écrira le futur. » (A. Thayse, p.69.) Ce septième jour est donc le garant de notre liberté, liberté par rapport à Dieu et liberté par rapport à notre propre désir de toute-puissance. D'où ce beau paradoxe qui donne à penser : c'est la limite signifiée par le septième jour qui est le point de vérification de notre liberté. Garant de notre liberté, mais aussi de appel à notre responsabilité : Dieu reste pour toujours dans un refus de faire de nous et du monde un théâtre dont il tirerait les ficelles. C'est à nous d'agir, d'investir le monde, de prendre à bras le corps les défis de la vie. Le christianisme s'est d'ailleurs révélé à travers l'histoire comme fortement investi dans un service de la vie, un combat contre la souffrance, une prise en main du réel.

Tout ceci ne signifie pas que Dieu soit entré dans la passivité. La Bible entière atteste que Dieu continue d'accompagner l'histoire humaine, et Jésus lui-même déclare : « Mon Père est toujours à l'œuvre, et moi aussi, je suis à l'œuvre. » (Jean 5,17) Mais à partir du septième jour Dieu cessa de créer, et c'est aux humains désormais de reprendre le récit et d'écrire leur histoire. » Le livre de l'Exode déclare, en conclusion du Décalogue : « le septième jour, le Seigneur a chômé et repris souffle. » (Ex 31,17) Pourquoi devait-il reprendre souffle s'il ne devait plus créer ? Peut-être pour nous donner à nous ce Souffle, puisqu'en ce moment il remettait tout entre nos mains.

Alors, s'arrêter, c'est reprendre contact avec le Souffle qui nous anime au plus profond. Un souffle créateur, un souffle divin. On comprend bien que le sabbat soit sacré. Sans lui, nous risquerions beaucoup. Nous risquerions le manque de sens, nous risquerions la toute-puissance, nous risquerions de manquer de notre souffle vital, cette haleine de Dieu qui fait de chacun de nous un mystère infini.

Epilogue

« Tu es aussi
l'absolu garant
de la gratuité de nos vies

Et moi qui ai tant combattu
pour solde de tout compte
te rendre
la dette
de mon existence

je comprends enfin
que jamais
je ne serai quitte
auprès de toi

Non à cause de ma dette
mais à cause de ta grâce

Cette remise en circulation
permanente
de la vie vivante

Au seuil de ta demeure
que j'ai trouvée en moi
je sais qu'être accompli
signifie
être capable
d'infinis
recommencements

(Marion Muller-Colard, *Le plein silence*, p.84.)

« Au désert
Chacun rencontre son secret
Entouré
D'un secret plus grand. »

(Jean-Yves Leloup, *Déserts, déserts*, p.151.)